« Nous terminerons par un avis. Ceux qui croient ou veulent faire croire que le Piémont puisse se mettre dans la condition où sont les autres gouvernemens italiens, se trompent ou veulent tromper les autres. Le Piémont observe les traités, mais il entend se maintenir indépendant, constitutionnel et italien. Roi et peuple sont unanimes sur ce point. »

DANEMARCK.

La *Gazette du Veser* annonce d'après une dépêche télégraphique du 20 octobre, de Hambourg, que la crise ministérielle est terminée. Les ministres de Reetz, Charles Moltke et Fibiger sortent du cabinet. Ces ministres appartiennent au parti de la monarchie unitaire. Le conseiller privé Blum a pris l'intérim des affaires étrangères, et le général Fiensborg, l'intérim de la guerre.

AMÉRIQUE.

Au moment où les événemens qui se déroulent dans les parages de Buénos-Ayres commencent à particulièrement fixer l'attention de la France et de l'Angleterre, nous croyons opportun de soumettre à nos lecteurs un aperçu impartial de la question de la Plata. Nous empruntons ces lignes au journal la *Patrie*, feuille semi-officielle :

« Des événemens de la plus haute importance s'accomplissent en ce moment sur les bords de la Plata.

« Les derniers courriers de Montevidéo annoncent que les forces des généraux Urquiza et Garzon s'étaient avancées des provinces de l'Entre-Rios et de Corrientes vers Montevidéo, et qu'elles étaient arrivées, sans coup ferir, à douze lieues de cette ville. Le 25 août, elles avaient passé le fleuve Negro pour faire leur jonction avec l'armée envoyée par le Brésil sous les ordres du marechal comte de Caxias.

« Cette réunion de troupes formait une armée supérieure en nombre à celle du général Oribe, qui, à leur approche, a rassemblé tous les renforts dont il pouvait disposer, afin de faire tête à ses ennemis.

« Resserré sur le littoral du fleuve, Oribe a eu un moment la pensée de placer sa famille sous la protection d'un des vaisseaux de la station française. Cette demande lui fut refusée, et le commandant accueillit comme un allié, fidèle observateur de ses engagemens envers le gouvernement français.

« Le 30 août dernier, M. Carlos Villademoros, officier de l'armée orientale, vint, au nom du général Oribe, prier M. le contre-amiral Lepredour, commandant la station française dans la Plata, d'user de ses bons offices auprès des ennemis, qui lui avaient promis pour obtenir une trêve de 24 heures. Cette offrait de s'embarquer avec ses soldats, d'évacuer le territoire montevidéen et de rentrer à Buénos Ayres.

« M. le contre-amiral Lepredour, guidé par un sentiment d'humanité autant que par l'espoir d'amener un arrangement qui pouvait devenir une réalité on, s'entendant avec quelques chefs, en ne formant toutefois à transmettre à dom Manuel Herrero y Ores, ministre de Montevidéo, la lettre de M. de Villademoros. Le même jour, la trêve était accordée. Mais soit que M. de Villademoros fût agi sans l'ordre de son général, soit, comme on le soupçonne, que des avances, que l'on avait faites par Roman, Oribe refusa d'entrer en négociation avec les autorités de Montevidéo, et la reprise des hostilités dut avoir lieu immédiatement.

« Quel sera le résultat de la lutte qu'a été engagée sera donné peu de jours après le départ du courrier porteur de ces nouvelles? Nous avons dit que l'armée des alliés était composée, outre les troupes du général Oribe sont agguerries! soutenues par des renforts de Rosas, elles pourraient encore rester à des forces de beaucoup supérieures aux siennes.

« Telle était la situation des partis près à en sanglanter de nouveau un pays depuis longtemps en proie à la guerre civile et à tous les maux qu'elle entraîne.

« Déjà les luttes intestines avaient commencer sur certains points: les habitans de Colonia, petite ville située à 30 de distance de Montevideo, profitant de l'éloignement momentané du colonel Moreno, officier d'Oribe, qui avait dû se rendre en avant avec ses soldats, se sont mis en insurrection. A son retour, le colonel Moreno trouva les abords de la ville barricadés; il s'emparé du engagement dans lequel une vingtaine perirent en combattant.

« Deux agitateurs, fauteurs de la revolte, furent seuls passés par les armes; mais quelques prisonniers citoyens se noyèrent en s'embarquant sur le fleuve ou en le traversant à la nage. Parmi elles se trouve un jeune artiste français, que des journaux ont informés discut avoir été égorgé par les soldats du colonel Moreno. Le fait est complètement controuvé: un médecin français appelé pour reconnaître le cadavre de ce jeune homme, a constaté qu'elle avait été causée par une imprudence déplorable.

Après avoir satisfait à la vérité en racontant ces troubles événemens, nous arrêterons notre pensée sur les conséquences qu'ils peuvent avoir dans l'avenir. Quel que soit le parti qui triomphe dans la Plata, la terreur, la violence, le massacre suivront sa victoire, et de bien longtemps, la paix, la prospérité ne reparaîtront dans ces contrées.

Urquiza, vainqueur à Montevideo, voudra comme Rosas à Buenos-Ayres, former un parti de la population des campagnes pour l'opposer aux habitans de la ville, toujours plus turbulens, plus difficiles à gouverner. Rivalité profitable peut-être à l'ambition d'un chef, mais funeste au repos d'un peuple. De leur côté, les Brésiliens, aux limites peu sûres et intéressés dans une guerre qu'ils ont soulée, ne voudront-ils pas, une fois maîtres des points fortifiés du littoral que déjà ils commencent à occuper, garder ce qui fait leur sûreté contre leurs? Alliés aujourd'hui avec les Orientaux, ne seront-ils pas leurs ennemis demain, et l'indépendance de Montevideo ne paiera-t-elle pas l'enjeu mis par le Brésil? Déjà l'amiral Grenfell, commandant la flotte brésilienne, est dans les eaux du Parana et de l'Uruguay, et son escadre intercepte la navigation de ces deux fleuves, cette double artère qui donne la vie à de vastes et riches provinces.

« Nous devons le dire à regret : Montevideo semble avoir oublié que les subsides de la France l'ont soutenue dans la lutte où elle s'était engagée. Le président de la République orientale, M. Suarès, adressant une proclamation à son armée, le jour de la reprise des hostilités, n'a pas fait la moindre mention de la France. Les journaux de Montevideo sont remplis d'invectives contre le gouvernement français, qui a défendu leur indépendance; contre l'assemblée législative, qui leur a voté des secours.

« La France peut dédaigner la reconnaissance, comme elle méprise les injures. La France remplissait ce qu'elle regardait comme un devoir; elle voulait mettre un terme, sur les deux rives de la Plata, à un état de guerre et de troubles ruineux pour nos intérêts commerciaux. Ce but, son gouvernement le poursuivait dans la ratification du traité Lepredour, présenté à la sanction législative. L'indépendance de la république orientale y était reconnue, la libre navigation des fleuves y était décrétée, les établissemens français s'agrandissaient formés allaient en recevoir un immense développement. La levée de boucliers d'Urquiza, la déclaration de guerre du Brésil ont peut-être tout remis en question. »

BRÉSIL.

(*Rio-Janeiro, 15 septembre.*)

L'empereur du Brésil, Don Pedro II, a clos le 13 septembre la session de l'Assemblée générale législative, par un discours dans lequel S. M. s'est félicitée de la tranquillité dont jouit son empire, et des efforts tentés par son gouvernement pour l'extinction de la traite des noirs. Mais ce qu'il y a de plus important dans ce discours, c'est la déclaration faite par l'empereur, que, en vertu d'une autorisation expresse de la République de l'Uruguay, et pour garantir la sécurité de ses propres frontières, il a donné l'ordre à son armée d'expulser Oribe du territoire oriental. Don Pedro exprime l'espoir que cette mesure contribuera efficacement à la solution des affaires de la Plata.

VARIÉTÉS.

NOTICE SUR LA PROTHÈSE OCULAIRE, OU L'APPLICATION DES YEUX ARTIFICIELS MOBILES.

La Prothèse oculaire a pour objet de cacher la difformité qui résulte de la perte d'un œil, et de prévenir les altérations locales qui sont la conséquence de l'atrophie du globe oculaire. Nos guerres encore, cette restauration était rarement pratiqué sans le concours d'une opération chirurgicale, mais M. Boissonneau, par des méthodes nouvelles, est parvenu à soustraire à cette triste nécessité les personnes affectées de la perte d'un œil.

A l'aide de sa méthode théorique d'appropriation, l'œil artificiel, dégagé de sa fixité, des inconvénients et des malpropretés qui se rattachent à son usage, reçoit aujourd'hui une mobilité qui est en parfait synchronisme avec les mouvements de l'œil naturel ou sour aussi des propriétés hygiéniques, qui jusqu'alors n'étaient point connues. Etant exécutées pour chaque personne, il présente des conformations spéciales, qui l'approprient exactement aux diverses configurations des états pathologiques résultant de la perte de l'œil, configurations qui offrent à l'œil, et pour ainsi dire chez chaque sujet, autant de nuances de la maladie, ou de l'accident qui a occasionné ce malheur.

Notre appréhension ne peut donc plus empêcher de recourir aux précieuses ressources d'une restauration qui offre aujourd'hui le multiple avantage de faire disparaître les indispositions locales qu'occasionnent les yeux des pauvrées affaissées, l'acreté des larmes et décomposition qui y séjournant, ainsi que la trop fournie de la lumière vive, et des contrastes dans sur un bulbe parfois très sur table, et celle des conjonctules poussiéreux qui s'attachent à la muqueuse des parties lésées; restauration enfin qui rétablit, avec les fonctions lacrymales interrompues, l'harmonie complète du visage, l'œil artificiel, dont elles retroient pouvoir impunement entreindre les exigences. Bah! disent-elles, qu'est-ce de plus ou de moins, qu'est-cela? Ne sommes nous pas toujours assez bien? L'erreur est grande même en restreignant à ce point de vue unique l'état de la question. Notre nature, en effet, pe nous fait elle pas du désir de plaire à tous ceux qui nous approchent une loi puissante, impérieuse? Cette loi, l'homme de sens la subit vis-a-vis de ceux qui l'entourent et qu'il fréquente. L'employé a besoin de plaire à ses chefs, l'homme à sa femme, la femme à son mari, et les jeunes gens entre eux, éprouvent également le besoin de se plaire mutuellement. Si tout est positif dans l'existence de l'homme, si son mérite personnel le pose dans le monde, il n'est favorablement remarqué, dans ses rapports sociaux, que par la tenue, le bon ton, et principalement la physionomie du visage. Il en est assurément de même de la femme qui, comme la tenue, doit le prestige de sa puissance à l'état de physionomie dans lequel elle se présente.

D'autres personnes hésitent à réclamer le secours de l'œil artificiel dans la crainte d'attirer sur elles l'attention, et de devenir l'objet d'incessantes remarques. Mais par les progrès actuels de la prothèse, cette crainte devient une chimère, car les mouvements de l'œil artificiel, et sa ressemblance frappante avec la nature, effacent la possibilité de toute distinction entre les organes visuels, et il est plus d'un cas dans lequel l'application de l'œil artificiel a pu être présentée et admise comme l'heureux résultat d'une opération chirurgicale. D'ailleurs cette infirmité si commune et remarquée qu'elle puisse être, s'oublie bientôt dès qu'une restauration complète la fait disparaître. Le monde est ainsi fait, qu'acceptant avec une aveugle confiance tout ce qui frappe son imagination, il préfère à ce qui